

# Le silence de Prométhée

Autor(en): **Moser, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **25 (1953-1954)**

Heft 3

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-869945>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LE SILENCE DE PROMÉTHÉE

L'extrême difficulté qu'on éprouve aujourd'hui à parler de Carl Spitteler, le peu d'écho que son nom éveille dans le cœur du peuple suisse, tient à diverses causes qu'il ne sera pas inutile de considérer — étant bien entendu que le regard critique jeté sur l'œuvre d'un poète, l'examen de sa pensée et l'analyse des circonstances de sa vie ne sauraient en définitive qu'augmenter son prestige, s'il en a, et servir sa cause, si elle est juste.

Si Goethe commença le récit de sa vie en inscrivant, à la première page de *Poésie et Vérité*, l'heure exacte de sa naissance dans le cadre des astres, exprimant ainsi par des symboles les contraintes fondamentales imposées à l'individu par la nature et par la société — données premières que le génie s'exercera à modeler et qui lui serviront à prendre son essor — et si, parvenu à la maturité, puis à la vieillesse, le sage de Weimar put reconnaître que les circonstances de l'ample Comédie lui avaient été, dès le départ, favorables, Carl Spitteler, familier lui aussi des grands espaces et des symboles cosmiques et dont les goûts furent ceux d'un « gentilhomme bourgeois », ayant rencontré dans sa vie des difficultés normales mêlées à des satisfactions intellectuelles et à des chances rares, aurait pu déclarer à la fin de ses jours, avec un sourire bienveillant et narquois, qu'il était né lui aussi sous les meilleurs auspices. Il laissa un petit volume de « Premiers Souvenirs » tout lumineux.

Tragique contradiction : l'œuvre de ce visionnaire, œuvre née de l'œil et empreinte de couleurs, est cependant profondément enracinée dans les ténèbres philosophiques et nourrie d'un pessimisme amer que ni la sérénité de l'âge, ni les faveurs d'un certain public, ni le confort, ni la jovialité naturelle au poète, ni le beau jardin « italien » sur les quais de Lucerne ne parvinrent à supprimer. Bien au contraire, du premier Prométhée de 1881 jusqu'à l'œuvre maîtresse, « Prometheus der Dulder », parue en 1924 peu de jours avant la mort de Spitteler, le mythe central se cristallise en rocs sombres, loin du ciel grec. Le héros confirme et assume le pessimisme qui, sous une forme ou une autre, fut celui des meilleurs esprits du XIX<sup>e</sup> siècle triomphant.

« Je vois un passé en ruines et un avenir en germes, l'un est trop vieux, l'autre est trop jeune. Tout est brouillé », écrivait Flaubert en 1850, au cours de son voyage en Egypte. Et il ajoutait immédiatement, et comme épouvanté par cet avenir trop jeune : « Où le bourgeois a-t-il été plus gigantesque que maintenant ! ». Karl Marx venait d'énoncer dans le « Manifeste communiste » cette proposition fondamentale : « Le cadre de la société bourgeoise est devenu trop étroit pour contenir les richesses qu'elle a créées ». C'est dans cet instant crépusculaire que naissent Spitteler et Nietzsche. C'est le temps où Jacob Burckhardt, s'avouant « misérable sous les grands rouages du monde présent », se détourne du gigantisme puéril et s'efforce de justifier son existence personnelle, en entreprenant ce qu'il nomme, dans une lettre de 1855, « une grande exploration dans l'histoire de la Beauté ». Ce sera la « Culture de la Renaissance en Italie », qui devait paraître en 1860.

Reconnaissons en passant la sagesse de Burckhardt. Poète autant qu'on pouvait l'être dans une ville dominée par des marchands enrichis, il éleva pierre à pierre des monuments qui imposèrent par l'étrangeté et par l'antiquité des matériaux autant que par leur style. Il puisait dans le fouillis des documents, clarifiait, ordonnait. Et l'Histoire démontrait aux sceptiques la vérité de l'in vraisemblable grandeur, tout en confirmant la relativité des phénomènes et la fragilité des conclusions.

On sait que Spitteler marcha sur le chemin marqué par la pensée de son maître bâlois et qu'il s'y trouva en forte compagnie. En janvier 1882, au moment où il débutait dans les lettres par l'immense poème en prose qui retint longuement l'attention du vieux Gottfried Keller, Spitteler ignorait que Fr. Nietzsche était en train d'écrire à Gênes, en une flambée d'inspiration, les tumultueux fragments de son « Gai Savoir » et que le jour de l'an il avait noté : « Je vais dire ce que je souhaite obtenir de moi-même et quelle est la première pensée qui entre dans mon cœur cette année — et que cette pensée soit la base, la garantie, la douceur de toute ma vie à venir : en la Nécessité je veux apprendre à voir la Beauté : je serai de ceux qui rendent belles les choses. *Amor fati* : mon amour désormais. Je ne veux pas faire la guerre à la laideur... Détourner les regards, voilà ma seule négation ».

Les ayant détournés, il faut bien, pour vivre et pour écrire, les tourner vers quelque chose et faire accepter cet objet que l'écriture aura figuré. Burckhardt avait trouvé la solution raisonnable. Une génération plus tard, Spitteler choisit une solution audacieuse, mais hybride. Il poussa la gageure

à l'extrême. Tout d'abord, il choisit pour ses œuvres capitales un genre qui n'est certes pas propre aux seules littératures « naïves » ou primitives, puisque tous les peuples et même les siècles modernes ont cultivé l'épopée avec plus ou moins de succès, mais qui paraît être la forme monumentale d'une civilisation parvenue à une certaine stabilité : une communauté reconnaît ses légendes, son héroïsme, ses aspirations ; l'œuvre difficile, dont le mythe et surtout la mentalité (morale et poétique) sont celles de tous, peut alors largement se répandre. Vers 1880, la société, mal délimitée, n'a effectivement d'autre base commune que le sexe et l'argent, la foi religieuse n'étant qu'un ornement. Balzac avait montré l'essentiel du mécanisme social bien avant le milieu du siècle. L'heure (littéraire) de Stendhal sonnait, des voies royales s'étaient ouvertes aux profiteurs et aux cyniques, et les Julien Sorel ne risquaient plus la guillotine.

Détourner le regard de l'arrogante prospérité qui augmentait les passions rapaces en les récompensant, détourner le regard de la niaiserie des Justes et de la vanité impuissante des Bouvards et Pécuchets, détourner le regard du vaste mythe chrétien incapable de former l'homme à son image, inutile donc et nuisible (Spitteler avait fait des études de théologie « afin d'apprendre à connaître l'ennemi »), détourner ses regards du peuple qui, dans les grands centres industriels, devenait masse souillée de fumée et de larmes — se détourner ainsi et projeter toutes ces négations, non point dans une œuvre lyrique, mais dans un monde d'allure objective, pétri d'éléments disparates, ayant au centre le « grand homme poussé, pressé, martyrisé, jusqu'à ce qu'il se replie dans sa solitude », telle fut la gageure de Carl Spitteler et l'origine raisonnable de son Prométhée.

Tout s'explique, historiquement ; les impossibilités même sont parfois l'indice de qualités potentielles, et si Spitteler fait un poème cosmique où l'humanité semble éternellement en vacances et régie pour son malheur par des fantoches d'aristocrates perdus dans l'immensité du monde, afin d'être mieux sauvés (en vue de quoi ?) par un élu (de qui ?), c'est que l'humanité malgré tout lui paraît faite pour cultiver son jardin et pour être heureuse un jour, dans l'avenir. On regrettera certes qu'il faille tant de puissants accessoires pour faire sentir une si naturelle et si simple espérance. Et l'on sentira à tous moments, derrière les images hodlériennes et en dépit de leur vigueur linguistique, l'insuffisance de la pensée constructrice. L'avenir du héros est significative pour l'avenir de l'œuvre, à cet égard : ayant lutté toute sa vie contre le pouvoir (l'Ange de Dieu, régent de la Terre qui voulait lui imposer une « conscience » en échange

de son « âme »), il sort grandi, mais vieilli de ses épreuves et trop vite disposé à accepter finalement l'hommage de ceux qu'il méprise : il n'a sauvé du démon que l'« héritier du trône », le fils de l'Ange, auquel Prométhée rend hommage. Ainsi le moujik eût adoré l'enfant du czar, promesse et espérance qui seront annulées, peut-être par la loi de l'éternel retour.

Mais les pires obstacles à la vraie gloire du poète en pays de langue allemande (car il n'est guère traduisible), sont dans ce que nous appelons les qualités morales impardonnables. La société actuelle ne lui pardonne pas d'avoir, avec tant de fierté et de prestige, affirmé l'autorité des individualités non-conformes (hostiles à l'idéal bourgeois de son temps, qui est encore le nôtre) ; on lui en veut, inconsciemment peut-être, d'avoir démontré, en poète et en citoyen, que l'écrivain était utile à la société, parce qu'il pouvait être indispensable à un moment décisif ; on ne lui pardonne pas d'avoir expliqué le « mal » non point par le mythe traditionnel de la chute de l'homme, mais par celui d'un Dieu malade et impuisant, laissant sévir l'impitoyable Fatalité-machine ; celle-ci n'est autre que la société industrialisée, cracheuse de dividendes et dévoreuse d'enfants ; en définitive, on pardonnerait encore à Spitteler son pessimisme, morale intime des périodes de décadence, s'il s'acheminait vers une résignation chrétienne, mais on ne lui pardonne pas d'avoir cru la nature-de-l'homme (l'âme du héros) plus sage que le pouvoir-des-cieux. Prométhée aujourd'hui silencieux et blessé n'a pas dit son dernier mot.

Jean MOSER.